

Laura Santini. Les bronzes aux déchirures de lumière

Bernard Lévy

Volume 38, numéro 150, printemps 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53615ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévy, B. (1993). Laura Santini. Les bronzes aux déchirures de lumière. *Vie des arts*, 38(150), 44–47.

LAURA SANTINI

LES BRONZES AUX

DÉCHIRURES

DE LUMIÈRE

Bernard Lévy



Les corps mutilés

des sculptures

de Laura

Santini, loin

de révolser

ceux qui les observent,

les attirent, au contraire.

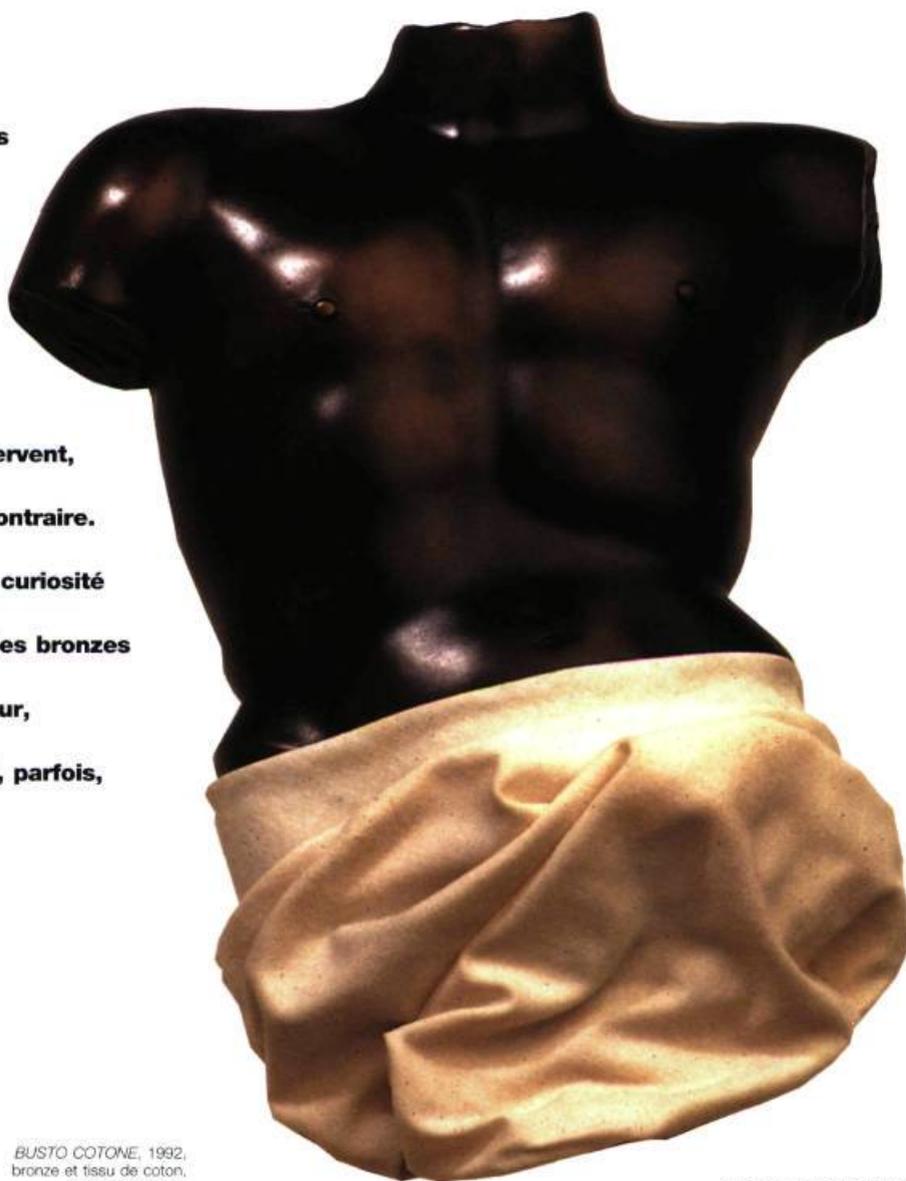
Et puis, après la curiosité

qu'ils suscitent, les bronzes

apaisent le visiteur,

le grandissent et, parfois,

le réjouissent.



*BUSTO COTONE, 1992,
bronze et tissu de coton,
25 x 17 x 9 cm.*

Photographies : Pierre Charbonneau.

LAURA SANTINI

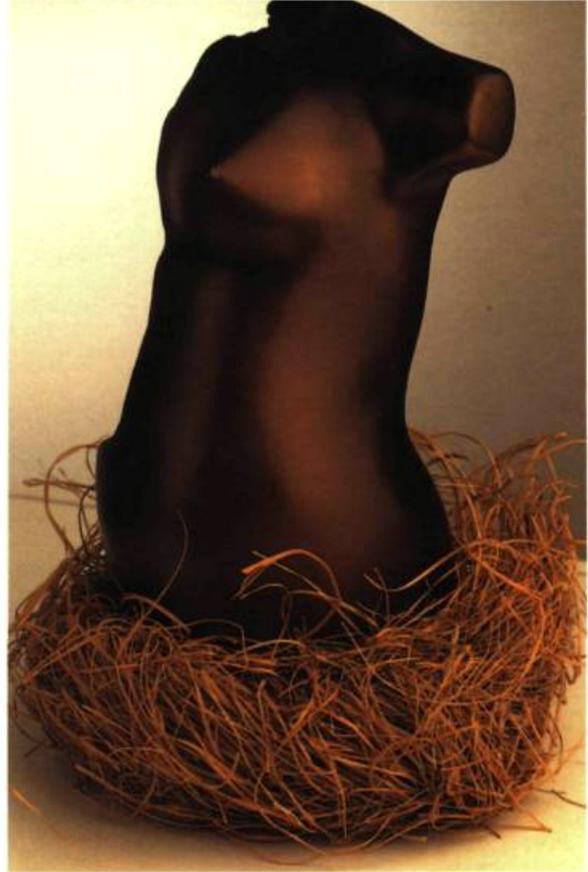
Laura Santini est née à Milan en 1960. Elle vit et travaille aujourd'hui à Montréal. Diplômée en histoire de l'art de l'Université McGill, elle a obtenu une maîtrise en sculpture à l'Université de New York. Elle compte déjà une notoriété internationale comme en témoignent ses expositions aux États-Unis, au Canada, et la présentation de quelques-unes de ses œuvres au Japon et en Italie. C'est d'ailleurs à la célèbre fonderie Guastini de Montebello



Laura Santini à la fonderie Guastini de Montebello (Italie).

Vicentino qu'elle effectue le moulage de ses sculptures et obtient la patine qui simule si bien la peau humaine bronzée.

On a pu admirer une douzaine de sculptures de bronze de Laura Santini à l'occasion de l'exposition solo que lui a consacrée, du 17 septembre au 10 octobre 1992, la Galerie d'art Landau (1456, Sherbrooke ouest, Montréal) où il est toujours possible de demander à voir ces productions récentes.



IL NIDO, 1992, bronze et foin, 21 x 16 x 14 cm.

Privés de tête, les membres manquants, le tronc éviscéré, les personnages – souvent grandeur nature – de Laura Santini n'inspirent en aucune façon l'horreur et le sang. Ils ne sont ni blessés, ni suppliciés même si l'artiste pousse l'équivoque jusqu'à emballoter certaines de ses statues d'un tissu de coton blanc que l'on confondrait volontiers avec un pansement. Elle explique que seul le corps des sculptures est en métal (il représente la peau), il lui semble donc normal que l'élément extérieur, par exemple, le drapé qui couvre le bas de l'œuvre *Busto cotone*, soit réellement en tissu, de même que le foin de *Il nido*. Nul ne songe à reprocher aux artistes qui mettent en valeur une main, un pied, une jambe d'exhiber un membre amputé. Pourquoi procèderait-on autrement devant des corps sans bras ou sans tête ?

Intrigué, on se prend à penser que l'artiste n'aurait choisi de montrer qu'un aspect du corps de ses personnages juste pour en souligner quelque trait singulier : le ventre de la femme enceinte de *Il nido*, l'assymétrie du torse de *El*. Se limiter à cette perception et s'y complaire, reviendrait à réduire et le résultat et les intentions de Laura Santini à l'exposition de simples ébauches. Fausse piste.

LES CORPS DÉCHIRÉS

Certes le bon dessinateur esquisse en quelques coups de crayon une main, un doigt, un ongle et leur insuffle, s'il est habile, une vie avec du tempérament et, peut-être, une personnalité. Les œuvres de Laura Santini procèdent du même esprit. Sauf qu'il ne s'agit nullement d'esquisses mais d'œuvres achevées. L'artiste exalte le fragment. Le corps comme fragment. Énigme du corps : volume et matière, matériau et première essence, support du mouvement à saisir et à reconstituer. Le projet impose à l'artiste le corps à disloquer, à démembrer, à ouvrir, à transpercer, au besoin à déchirer, à déchiffrer. Laura Santini a choisi le bronze.

L'artiste sait bien qu'elle se place aux limites (la décence) des conventions de la perception et du registre (habituellement admis) de la sensibilité. Peu de chose suffirait, en effet, à métamorphoser ses personnages nus en monstres répugnants, un rien suffirait à transformer leurs «vides» et leurs «manques» en hiatus infranchissables ; on ne verrait alors que difformités et handicaps là où justement naît et s'élance un silencieux mouvement d'où jaillissent en gerbe la grâce, le charme, le plaisir et l'humour qui rayonnent des œuvres de Laura Santini.



L'œuvre la plus complète de Laura Santini. On y trouve à la fois les ruptures radicales (tronc séparé, pied manquant, haut du visage absent, jambe partiellement disparue) qui contrastent avec le caractère classique et proportionné des lignes. La partie supérieure repose exclusivement sur la main solidement fixé au socle de pierre. Vue de face, la lumière provient du centre et du haut de la sculpture. Vue de profil, elle jaillit de trois sources: des espaces définis de part et d'autre du bras droit et de l'espace ouvert par la jambe droite. Le regard n'est pas muet: il semble dire: où êtes-vous? Je vous cherche!

bronze,
hauteur: 1,25m.

RÉALISME TROMPEUR

Car tout tient à l'exploitation réussie du jeu des «vides» (déchirures, creux, ruptures) et des «manques» (membres absents, tronqués, dissimulés). L'artiste monte directement «son» personnage à partir de terre glaise ou de cire, matériaux malléables qui serviront de matrices. «Contrairement à beaucoup de sculpteurs, précise-t-elle, je ne dessine pas de croquis préalables, je ne construis pas de charpente ou de maquette; j'élabore mes formes à même mon matériau.» Et puis commence, souvent parallèlement, au gré de l'inspiration, un minutieux travail de sélection des interstices, de choix de position des parties du corps, de recherche d'assymétries subtiles (elles ne se voient pas, à moins d'observer de très près chaque élément de la composition), d'interruption de lignes (ligne d'un sein, d'une jambe, d'une hanche), d'élimination totale d'une partie du corps. Au terme de ce processus, l'artiste parvient à dégager la finesse d'un muscle, la tension simultanée de tendons, l'amorce d'un geste. L'interaction de ces représentations partielles et complètes, jointe aux diverses soustractions (ces fameux «vides» et «manques»), matérialisent ainsi la noblesse voire la fantaisie du personnage tout entier.

Ainsi n'est-ce pas le corps de ses personnages que Laura Santini déchire mais le métal dont ils sont faits. Nuance. Certes incrusté et lissé à la cire, le bronze acquiert cette patine si particulière qui offre au regard le fini de la peau, la douceur tactile de la soie et du satin, une sensualité qui appelle les caresses en contraste avec le rêche du coton et les aspérités des herbes sèches. «Réalisme» trompeur: l'artiste s'emploie à en percer l'opacité. Et justement, en déjouant l'opacité du bronze, elle ouvre des brèches de lumière qui illuminent ses sculptures, elle triomphe de la matière et donne aussitôt à ses œuvres de chair ce qu'il faut bien appeler de l'esprit.

Enfin, la plupart des sculptures défient les lois de l'équilibre. Certaines d'entre elles comme *The seeker* ou *Discobolo*, ne tiendraient pas à la verticale si elles n'étaient arrimées à leur socle de pierre ou de marbre. Ce caractère fait aussi partie du jeu qu'entretient l'artiste avec ses œuvres et avec le public qui les regarde.

En effet, n'importe quel spectateur peut constater que pour son plus grand plaisir, il reconstitue mentalement et à volonté les parties non visibles des œuvres qui s'offrent à sa vue. Ainsi par un simple effort d'attention, il répond pleinement à l'invitation permanente qui lui est lancée de combler les vides et les manques et de s'opposer à l'éventuelle chute de la pièce sculptée.



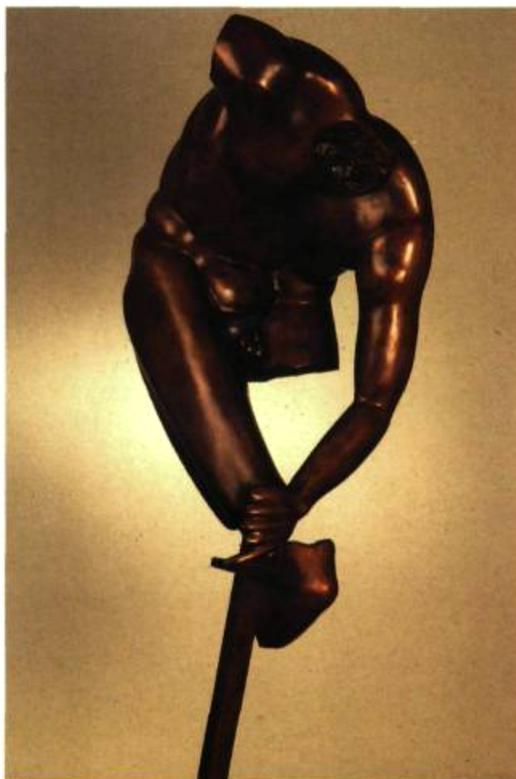
EL, 1992,
bronze,
22 x 24 x 8 cm.
Vue de face,
Vue de dos.

L'ŒUVRE DU TEMPS

On se contenterait de s'émerveiller de la virtuosité et de la maîtrise de Laura Santini. Son propos va plus loin. Son ambition aussi. Comment ne pas percevoir, en effet, qu'elle tente de poursuivre l'œuvre du temps? Car c'est bien le temps et les avatars de l'histoire humaine qui ont altéré les statues de l'antiquité grecque et romaine. L'artiste devance même le travail des siècles en ne conservant de son *Discobolo* que le tronc, un bras et la moitié d'une jambe alors que celui de Myron (V^{ème} siècle avant J.C) est conservé intact (ne s'agit-il que d'une copie?) au Louvre, à Paris. En procédant ainsi, Laura Santini invite, une fois de plus, les observateurs à la suivre et à combler, d'un seul regard,

la durée qui sépare l'Antiquité de la fin du XX^{ème} siècle et l'espace qui s'étend des rivages de la Méditerranée au continent américain.

On pourrait percevoir, en définitive, chez Laura Santini le désir de présenter son œuvre comme une sorte d'interruption de l'élan créateur toujours à reprendre et à recommencer: paradoxe de l'inachèvement, plutôt; philosophie du presque qui se pose et se propose à la fois comme moyen et comme fin, comme béance et complément, comme indice et comme tout. Jamais comme absence. □



DISCOBOLO, 1992,
bronze,
hauteur: 1,51m.